

ON A SOUVENT REMARQUÉ que les films des frères Coen, d'*Arizona Junior* à *The Hudsucker Proxy* (*Le Grand Saut*) en passant par *Miller's Crossing* et *Barton Fink*, contenaient dans leurs titres des noms propres de personnages et/ou de lieux. Ce choix en dit long sur leur contenu. De même que l'esthétique de *Fargo* (nom d'une bourgade américaine) semblait conditionnée par les paysages, de grands espaces enneigés rougis par le sang de brusques déferlements de violence,

The Big Lebowski

Le grand bowling

PHILIPPE ROUYER

The Big Lebowski, avec ses couleurs vives et ses décors années soixante, reflète l'univers de Jeffrey Lebowski, alias le *Dude*, baba cool attardé dans le Los Angeles du début des années quatre-vingt-dix.

La séquence d'ouverture est un modèle d'exposition. Un narrateur *off*¹, étranger à l'action, évoque la personnalité du *Dude* sur des images d'un arbuste déraciné qui, ballotté par le vent, quitte les étendues désertiques, traverse sans encombre Los Angeles et son important trafic routier pour achever tranquillement sa course sur une plage paradisiaque. Ces quelques plans résument le film qu'on pourrait définir comme la traversée miraculeuse d'une intrigue aussi embrouillée que périlleuse par son antihéros désinvolte. À première vue, la suite du pré-général paraît moins concluante. Alors que le narrateur venait de présenter le *Dude* comme « *la bonne personne, au bon endroit* », le protagoniste se fait passer à tabac par des malfrats qui l'ont justement pris pour un autre, son homonyme magnat de la finance. Il faudra avoir vu le film dans son intégralité pour comprendre en quoi le narrateur, qui, lui, connaissait le fin mot de l'histoire, disait juste. En attendant, ce quiproquo sur un nom donne le ton d'une intrigue articulée autour d'une suite de leurres et de faux-semblants.

Cette construction en trompe-l'œil permet aux frères Coen de renouveler leur approche d'un sujet (l'enlèvement d'une femme mariée et les rivalités suscitées par la perspective de récupérer la rançon), qu'ils avaient déjà traité dans *Fargo*. Dans cette farce sanglante, tous les personnages agissaient en conformité avec leur image (le mari lâche et combinard, les tueurs psychopathes, la policière perspicace). Dans *The Big Lebowski*, au contraire, les dés sont pipés d'emblée. Le spectateur comme le *Dude* ignore que Bunny Lebowski n'a jamais été enlevée,

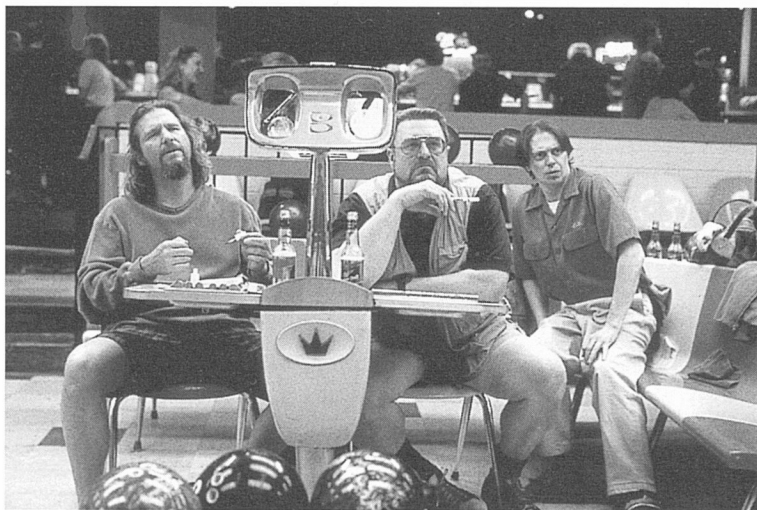
1. Le procédé est emprunté au Film noir, mais l'accent et le vocabulaire (« *Au fin fond de l'Ouest* ») rappellent aussi le western. Impression confirmée à la moitié du film quand le narrateur surgit dans le champ habillé d'une anachronique tenue de cow-boy.

que son mari, trop content de se débarrasser d'une encombrante épouse et de renflouer ses finances désastreuses, a substitué aux dollars de la rançon de vieux papiers et que les pseudo-ravisseurs masquent leur amateurisme derrière leur effrayante allure de « *nihilistes allemands* ». Cette révélation empreint rétroactivement d'une dose supplémentaire de dérision cet imbroglio criminel soldé par une seule mort violente (accidentelle), quelques ecchymoses et l'automutilation d'un orteil.

Auparavant, on aura beaucoup ri des déboires du *Dude*, anti-héros n'aspirant qu'à jouer au bowling avec ses copains et à fumer des herbes prohibées, contraint par toutes les forces en présence (le mari, sa fille d'un premier lit, un roi du porno et bien sûr les ineffables

nihilistes) de retrouver la fameuse rançon qu'il croit évaporée par sa faute. Tout ça parce qu'une petite frappe a uriné sur son tapis. Ce point de départ en dit long sur ce que les auteurs définissent comme « *leur version contemporaine d'une histoire à la Chandler, avec une mystérieuse intrigue et un personnage qui s'apparente à un détective privé* ». Avec un bel entrain, ils s'ingénient à détourner toutes les composantes du Film noir : le héros, enquêteur malgré lui, recherche une femme qui n'a pas disparu et une importante somme d'argent restée à la banque ; à défaut de séduire les jolies suspectes, il se fait violer par la fille Lebowski ; les coups qu'il reçoit sur la tête font naître des rêves où il survole la ville en tapis et où, après une chorégraphie à la Busby Berkeley thématifiée bowling, il se retrouve au cœur d'une boule renversant toutes les quilles en bout de piste. Loin de se cantonner à d'énervants exercices de style, ces intermèdes oniriques prolongent des scènes bien réelles filmées à la manière de songes. La fille torse nu

Un monde où vrai et faux se confondent
Jeff Bridges, John Goodman, Steve Buscemi





Un compagnon de galère qui ne vaut guère mieux Jeff Bridges et John Goodman

qui rebondit dans les airs reprend le mouvement de la starlette sur le trampoline installé dans le jardin du pornographe, et l'intrusion de Maude Lebowski en Walkyrie dans la séquence dansée n'est guère plus improbable que sa première apparition dans son loft, le corps nu et harnaché de cuir pour la pratique d'un art pictural qualifié de « vaginal ». Déjà, le générique amorcé par l'image de néons kitsch en forme d'étoiles (identifiés ultérieurement comme la décoration d'une façade) composait un singulier ballet à partir de joueurs de bowling entrant tour à tour dans le champ d'un long travelling latéral, et la démonstration de force du personnage de John Turturro, à mi-chemin entre le torero et le danseur dans sa tenue violette, faisait figure de parenthèse musicale dans l'action. Ostentatoire, la stylisation de la mise en scène renforcée par les effets de montage (cosigné par les frères Coen sous le pseudonyme de Roderick Jaynes) suggère que le Dude, fatigué par l'énergie dépensée et par l'abus de drogues, évolue dans un monde où vrai et faux se confondent.

Ses deux compagnons de bowling et de galère ne valent guère mieux. Toujours distrait, le fragile Donny mourra d'un infarctus sur le trottoir face à un danger chimérique. Quant à Walter (John Goodman dans un de ses meilleurs rôles), il revit en permanence ses batailles au Viêt-nam et complique singulièrement la tâche du Dude en dégainant son arme au beau milieu d'une partie de bowling ou en remplaçant le

leurre de la rançon par un autre leurre, une collection de slips sales qu'il cherchera vainement par la suite à récupérer. « Avec toi, tout devient risible », déplore le Dude dans la belle scène où un vent contraire rabat sur son visage les cendres de Donny que Walter essayait de répandre dans l'océan. Le sens du détail acerbe (le pot de café estampillé *roasted* [grillé] utilisé en guise d'urne funéraire) et de la réplique qui fait mouche s'estompe alors pour céder la place à un instant d'émotion pure : les deux compères s'étreignent au sommet d'une falaise pour se consoler de la perte de leur ami. Mais déjà la vie a repris ses droits. Au club de bowling, les machines remettent les quilles sur pied, et, tel le Dude, une boule, à l'issue d'un long parcours souterrain, revient à son point de départ, prête pour une nouvelle partie. On attend avec impatience le prochain film des frères Coen. ■

THE BIG LEBOWSKI

États-Unis (1997). 1 h 57. Réal. : Joel Coen. Scén. : Joel et Ethan Coen. Dir. photo. : Roger Deakins. Déc. : Rick Heinrichs. Cost. : Mary Zophres. Son : Allan Byer. Mont. : Roderick Jaynes, Tricia Cooke. Mus. : Carter Burwell. Prod. : Ethan Coen. Cie de prod. : Working Title. Dist. fr. : Polygram Film Distribution.

Int. : Jeff Bridges (*le Dude*), John Goodman (*Walter Sobchak*), Julianne Moore (*Maude Lebowski*), Steve Buscemi (*Donny*), David Huddleston (*Big Lebowski*), Philip Seymour Hoffman (*Brandt*), Tara Reid (*Bunny Lebowski*), Peter Stormare, Flea, Torsten Voges (*les nihilistes*), John Turturro (*Jesus Quintana*), Ben Gazzara (*Jackie Treehorn*), David Thewlis (*Knox Harrington*).